

"Ah Dieu ! que la Bosnie est jolie...", François Maspero, [Quinzaine littéraire](#), 16 avril 1994

C'est dans l'ordre des choses : Bosnie-Herzégovine et autres lieux de l'ex-Yougoslavie fleurissent et vont fleurir à la vitrine des libraires. Dans ce domaine-là, au moins, il ne sera pas dit que nous serons restés inactifs ! Actualité oblige. Elle nous vaut entre autres la réédition de l'œuvre maîtresse d'Ivo Andric dans une traduction nouvelle. Nous ne nous en plaignons pas.

Ivo Andric

Le Pont sur la Drina

trad. du Serbo-croate par Pascale Delpech

Belfond

Jean Hatzfeld

L'Air de la guerre

L'Olivier

Ivo Andric est né à la fin du siècle dernier près de Travnik, en Bosnie. Il a passé son enfance sur les bords de la Drina, rivière qui coule entre la Bosnie et la Serbie. Il a fait ses études à Zagreb, capitale de la Croatie, et participé, dans les années vingt, au mouvement "Jeune Bosnie" résolument fédéraliste (c'est à ce mouvement, communément qualifié de pro-serbe, qu'appartenait Gavrilo Princip, l'auteur de l'attentat de Sarajevo). Il a été ambassadeur de Yougoslavie, c'est-à-dire d'un royaume dont la capitale et la dynastie étaient serbes. Sous Tito enfin, il a été président de l'Union des écrivains yougoslaves en même temps que député de Bosnie au Parlement de Belgrade. Bosniaque de naissance, Croate de nationalité, Ivo Andric a donc été toute sa vie un Yougoslave de raison mais aussi, de toute évidence, de cour. C'est ce qui fait que son œuvre est à la fois apparemment démodée et pathétiquement actuelle.

Sous l'occupation allemande Andric refusa de rien publier et travailla silencieusement à une plongée dans les profondeurs de l'histoire de sa Bosnie natale dont devait sortir l'essentiel de l'œuvre couronnée plus tard par le Prix Nobel. Les trois romans qu'il écrivit alors se situent dans les lieux où s'était déroulée son enfance : *La Chronique de Travnik* décrit une bourgade aux confins de l'Empire ottoman touchée par les idées de la Révolution Française qu'incarnent un consul de Napoléon. *La Demoiselle* se passe à Sarajevo au début de ce siècle. Et *Le Pont sur la Drina*, sous-titré "Chronique de Visegrad", est une traversée de trois siècles d'histoire qui va de la construction du pont en 1571 par le grand vizir Mehmed Pacha ci-devant Sokolovic' (Bosniaque devenu de force janissaire et islamisé) à sa destruction, en 1914, au moment où les libérateurs (en l'occurrence les Serbes) affrontent les nouveaux oppresseurs (en l'occurrence les Autrichiens).

Le foisonnement des personnages, leur diversité de classes et d'origines - que l'on ne désignait pas encore du mot barbare d'ethnies - le mode de la chronique qui mêle légende populaire et récit historique, la richesse des couleurs, ont fait qu'à l'époque de sa parution, les critiques ont évoqué le conte oriental, voire *les Mille et une Nuits*. En en rendant compte, en 1957, dans les *Lettres Nouvelles*, le jeune Georges Perec n'y échappait pas, tout en précisant que "jamais recueil de contes n'a possédé une telle unité et une telle continuité". Citant la première phrase du livre - "*Sur la plus grande partie de son cours, la Drina suit des défilés étroits entre des montagnes escarpées ou coule au fond de gorges aux parois abruptes...*" - il notait qu'elle "est à proprement parler impossible à écrire aujourd'hui, du moins en France". On reconnaît là une première manifestation de la quête inquiète sur la possibilité même du roman qui devait conduire Perec sur ses propres voies.

Nul ne pouvait prévoir le succès qu'allaient connaître dans les années suivantes des genres auxquels se rattache bien Andric et qui se fondent également sur une vision renouvelée, dynamique et finalement généreuse de l'espèce humaine : le roman-fresque - *Le Docteur Jivago*, bientôt suivi du *Guépard* - et le réalisme magique, fantastique, merveilleux ou tout ce qu'on voudra, du roman latino-américain. Succès d'une prose justement "impossible à écrire en France", traduisant la soif soudaine qu'eurent les lecteurs de l'époque, de connaître l'autre, l'étranger (1).

Une leçon d'humanisme

S'il faut chercher une parenté, c'est pourtant davantage du côté de Gogol qu'on la trouvera. Mais débordant ce cadre slave qui ne pouvait que lui être naturel, Andric s'inscrit surtout dans la tradition d'une région - du Danube à la Méditerranée - qui a nourri du XIXe siècle à nos jours des générations d'écrivains, chantres des luttes pour l'indépendance de leur pays, fondant leur œuvre sur la recherche et l'affirmation de l'identité de

leur peuple : du Bulgare Ivan Vazov, "le Victor Hugo des Balkans", à l'Albanais Ismail Kadaré. Il s'en singularise cependant dans la mesure où il ne vise pas à authentifier la présence d'une communauté, à justifier ses droits historiques comme seule détentrice légitime de la terre natale – ce qui est le propos de son contemporain Kazantzaki quand il glorifie les pallikares comme les descendants des héros d'Homère ou, aujourd'hui, de Kadaré quand il affirme l'antériorité des Illyriens sur tout autre peuple de la région, Grecs compris. Et c'est bien ce qui fait la beauté, la richesse, l'émotion de l'œuvre d'Andric – plus proche, dans son immersion dans des peuples et des religions juxtaposés, d'un Panait Istrati faisant revivre la mosaïque de Braila ou d'un Elias Canetti celle de Rusé, alias Routchouk. De même que tous deux évoquent des ports où l'on parle dix langues, Andric évoque ce pont, lieu de passage et de rencontre de tous les êtres humains pour le meilleur et pour le pire.

Que la chronique s'achève sur la destruction du pont peut apparaître aujourd'hui comme un constat désespéré. Le lecteur de 1994 pensera inmanquablement à l'écroulement du pont de Mostar. Telle n'était pas la vision d'Andric en 1942. Écrivant au cœur des ténèbres, il prenait acte d'une fatalité historique mais, en même temps, il prenait date. Son lecteur savait bien, comme lui, qu'après la guerre de 1914 le pont serait reconstruit. Qu'une aube était en gestation. C'est dans le même esprit qu'en 1957, Perec pouvait faire cette lecture : "*Ce petit monde de Visegrad est à changer. Et ce livre appelle une révolution.*" Certes, le moins que l'on puisse dire aujourd'hui c'est que la révolution n'a pas pris le visage escompté et que le changement ne s'est pas produit dans le sens espéré. Mais si pessimiste que puisse être notre lecture par rapport à celle-là, la leçon d'humanisme donnée par Andric peut nous conduire à rêver qu'en Bosnie comme ailleurs, le fil ainsi tissé au cours des siècles n'a pas fini de se dévider. Envers et contre tout. Mince espoir.

Une balade au cul du monde

La Bosnie, dans l'immédiat, c'est celle que fait vivre au jour le jour Jean Hatzfeld, grand reporter à *Libération*, dans *L'Air de la guerre*. Au péril de sa vie – il a été grièvement blessé – Jean Hatzfeld livre là le meilleur de ce que peut donner un correspondant de guerre pour gagner ses lettres de noblesse. Plongée poignante dans la réalité physique, charnelle, de ceux qui combattent, souffrent, meurent, survivent.

D'où vient alors le malaise qu'au-delà de son sujet l'auteur instille au lecteur ? Pas seulement de superbes et douteuses phrases telles que celle-ci : "*Si j'aime me balader le long d'une ligne de front, m'imprégner de l'atmosphère de perdition, de désolation, de l'ambiance de cul du monde de ces lieux, c'est parce que j'y retrouve la nostalgie et l'univers fantastique des terrains vagues de solitude où j'aimais m'attarder le soir dans ma jeunesse.*" Jean Hatzfeld l'a affirmé publiquement : "*Je n'aime pas la guerre, mais j'aime aller à la guerre. On appréciera la différence. Dans une ville assiégée, écrit-il encore, règne une familiarité instantanée qui séduit le plus misanthrope des voyageurs.*" Disons seulement que la révélation – qui ne lui appartient pas en propre – qu'au cours de la souffrance on redécouvre les vraies valeurs, que l'apprentissage de la haine peut s'accompagner de celui de la fraternité, montre les limites évidentes du genre : le voyageur qui, en toute sincérité, risque sa peau dans sa courageuse balade, ne se mettra jamais pour autant, par définition, dans celle des êtres qui sont condamnés à rester en ces lieux de séduction. A cette fraternité qui pue la mort, on peut encore rêver de préférer celle qui plane dans l'œuvre d'Ivo Andric, du temps où le charme provincial de la Bosnie n'était pas d'être le cul du monde.

(1) Pascale Delpech vient de recevoir le prix Halpériflé Kaminsky qui consacre le travail d'un traducteur. A noter que la première édition du *Pont sur la Drina* a été publiée en 1956 aux éditions Plon dans une version française de Georges Luciani. N'ayant pas les moyens de juger de la fidélité au serbo-croate, disons simplement qu'elle accentuait le côté "conte oriental" par un style très ample dont on soupçonne qu'il prenait quelques libertés avec l'original. Le titre lui-même, *Il est un pont sur la Drina* allait dans ce sens. Le texte de Pascale Delpech, plus précis dans son vocabulaire, plus ramassé, voire heurté dans son rythme, correspond mieux à l'idée qu'on se fait d'une chronique plus rude et moins éthérée que celle des *Mille et une Nuits*.

Signe des temps : l'édition de 1956 indiquait qu'Andric était député au Parlement fédéral de Belgrade ; l'éditeur de 1994, lui, s'en tient au seul titre de député à l'Assemblée nationale de la République populaire de Bosnie-Herzégovine. Quand au postfacier, il tait pudiquement qu'Andric fut président de l'Association des écrivains yougoslaves dans les premières années du régime communiste..., puis de l'Union des écrivains serbes ! Comme quoi les "pages blanches" de l'histoire ne font souvent, hélas, que se déplacer.

Ivo Andric. Le pont sur la Drina. trad. du serbo-croate par Pascale Delpech. Postface de Predrag Matvejevitch. Belfond éd., 408 p., 150 F.

Jean Hatzfeld. L'air de guerre. L'Olivier éd., 352 p., 130 F